

Commémoration

L'année 2013 est celle du centenaire de la naissance d'Aimé Césaire. Deux grands textes accompagnent cet événement.

Rendons à Césaire...

Le Tchadien Nimrod, connu pour sa prose fine, consacre à Aimé Césaire un récit poétique à la première personne. « J'en ai connu, des visiteurs, mais seuls deux m'ont épargné la honte : le président Léopold Sédar Senghor et le président Mitterrand. Quant aux autres, les départements d'outre-mer n'étaient qu'une réserve de voix. Les présidentielles passées, ils se vengeaient en les oubliant [...]. Au lendemain de la défaite de Giscard, François Mitterrand, le vainqueur de mai 1981, ordonna que les radios et télévisions françaises m'ouvrent leurs antennes. Elles s'exécuteront en temps et en heure. Je sortis de trente ans de boycott médiatique. »

Tardivement, sans doute, la voix du père de la négritude est entendue. Grâce à Nimrod, on découvre un jeune homme épris de littérature et qui avait déjà le sentiment de la langue et était d'une attention extrême aux choses et aux êtres. N'est-ce pas la définition même du poète ?

De poème en poème, sans cesse le poète murmure un mot devenu soudain le plus puissant, le plus magique aimant : Négritude. Il écoute les harmoniques toujours plus nombreux, plus déchirants ou plus consolants que fait naître ce mot. Par lui, la Négritude cesse d'être antillaise ou africaine, pour devenir la lutte contre toutes les formes d'oppressions et le refus de tolérer l'injustice. Il y aurait ainsi une Négritude blanche, jaune ou rouge. À ce moment où il était comme réduit et acculé à sa condition d'esclave, contraint à n'être et à ne regarder que sa propre douleur, Césaire parvient à s'élever au-dessus de sa propre histoire et devient universel.

Dans *Le communisme est à l'ordre du*

jour, David Alliot trace avec scrupule le parcours politique et littéraire du poète dans l'effervescence intellectuelle de l'après-guerre. Il célèbre le grand homme qui rêvait d'un « communisme à visage humain » et qui a mis les mots au service de l'humain.

Césaire a su nourrir sa plume de la réflexion politique et littéraire de l'après-guerre, telles que le discours sur le colonialisme, *Armes miraculeuses*. Mais sa poésie va aussi inspirer sa politique, ce qui le conduira à la rupture fracassante avec le Parti Communiste en 1956. Une sagesse se dégage de ces riches documents. Les grands hommes ont aussi leur part d'ombre : « À partir des années 1980, Aimé Césaire peut donc réécrire l'histoire de sa vie dans un sens qui pouvait lui paraître plus favorable ». On découvre ainsi qu'il est « envoyé en URSS en mars 1953, peu après les funérailles de Staline, dont il chantera les louanges. Plus surprenant : comme poète, il a employé son talent à glorifier le Parti, et a également participé au culte de la personnalité qui était alors en vigueur ». Sans doute est-il aussi vrai, comme le pense Alliot, que tout mouvement créateur naît d'un contact originel avec le monde, contact qui rend Césaire tellement humain.

Gaston-Paul EFFA

**Aimé Césaire : "Non à l'humiliation", par Nimrod (Actes Sud junior).
Le communisme est à l'ordre du jour, Aimé Césaire et le PCF, par David Alliot (Pierre-Guillaume de Roux éditeur).**



Aimé Césaire (1913-2008). Photo Maxppp

Roman

Jeu de piste



Jean-Guy Soumy.
Photo Astrid di CROLLALANZA

« Elle est seule. Définitivement seule. À quarante-huit ans, Alexandre l'a abandonnée en rase campagne. Pour l'éternité. » Jessica a pris de plein fouet le suicide de son époux. L'autre drame qui la mine est l'autisme de leur fils Lewis, jeune homme accroché à son train-train de petit employé. En plein désarroi, alors qu'elle trie les papiers de son mari, elle se rend compte que celui-ci lui a laissé des « cailloux blancs » – des indices sous la forme de citations du poète Armand Robin. Des vers révélant qu'Alexandre assumait mal et son statut d'universitaire américain et sa réputation de brillant mathématicien. La banquise émotionnelle qui enserme Jessica commence à se fissurer. Du côté de Lewis, ça bouge aussi : il se met à apprendre le yiddish. Simple lubie ?

À son corps défendant, Jessica se trouve engagée dans un jeu de piste. Elle passe d'une vieille photo à la découverte d'un appartement où Alexandre dissimulait ce qui paraît bien être une double existence.

Peu à peu, le passé du mathématicien prend une tout autre tournure. Son vrai nom était Abel Rosenman, lorsqu'il était gamin il a vu ses parents se faire arrêter à Bruxelles, destination Auschwitz. Bien d'autres révélations encore conduiront Jessica et Lewis jusqu'à une ferme au fin fond du plateau de Millevaches, avec comme boussole cette angoissante question : Alexandre était-il un imposteur ?

Professeur de mathématiques et habile conteur, Jean-Guy Soumy a réussi à tresser ensemble les deux brins qui constituent sa vie professionnelle. Il a construit une histoire prenante, sans pour autant recourir aux effets faciles du romanesque. Dans *Le Silence* comme dans la réalité, les placards regorgent de secrets enfouis, et au final la vérité n'est pas toute blanche ou toute noire.

Richard SOURGNES

Le Silence, de Jean-Guy Soumy (Robert Laffont).

Coup de cœur

La nuit russe

Quitter une femme en pleine nuit de Saint-Petersbourg oblige parfois à se réfugier dans l'appartement d'une amie, prétendument désert. Le narrateur de *Partir en guerre* se retrouve alors face à un étrange quatuor : Oleg le voleur, sa femme Kosa et Leonid le fou, drapé dans une « invraisemblable barbe » qui lui descend jusqu'au plexus ; avec eux, le petit Kaspar et sa première dent. Ils forment le noyau dur du groupe Voïna, proche des Pussy Riots, dont le fait d'armes le plus retentissant est d'avoir dessiné un phallus de soixante-cinq mètres de haut sur un pont, en face du quartier général des services secrets. Voïna qui signifie "guerre" en russe, guerre à la peur ambiante, dont il faut « scier les symboles et rire grassement ». Le sergent Komarov traque nos activistes, et à l'étage du dessus, la vieille Anna Zobonka les surveille, tapie dans sa forêt de plantes vertes.

Arthur Larrue enseigne à Saint-Petersbourg, il nous livre là un premier roman saisissant, tableau violent et noir d'une nouvelle Russie sans repères. Portraits grinçants, humour acide, superbe langue, rageuse, diablement efficace. La suite !

Michel GENSON

Partir en guerre, d'Arthur Larrue (Éditions Allia).



Arthur Larrue. Photo Raphael LUGASSY